

## INTERVIEW AVEC ANDREA MARCOMONGO



Pour inaugurer cette série d'interviews, j'ai le plaisir de m'entretenir avec Andrea Marcolongo.

Andrea Marcolongo est une écrivaine et journaliste italienne de renom, comptant à son actif 5 romans\*. Dans le monde littéraire, cette helléniste est connue pour sa capacité à rendre accessibles et vivantes des thématiques provenant de la culture classique. Fervente amante du grec ancien, elle tisse, avec intelligence et pour notre régal, des ponts entre hier et aujourd'hui.

Tout d'abord Andrea Marcolongo, je vous remercie pour l'honneur et l'amitié que vous nous faites en acceptant de répondre aux questions de Vivre Athènes.

Andréa, après vos études en Lettres classiques, vous avez intégré la Scuola Holden à Turin. Au moment où vous prenez cette voie, avez-vous des attentes ? Portiez-vous déjà en vous cette passion dévorante pour la Grèce antique ?

*À la fin de mes années universitaires en tant que philologue classique, je savais que je ne voulais pas enseigner, ni embrasser une carrière universitaire. C'est ainsi que j'ai songé à passer le test d'admission de cette école afin de l'intégrer, tout en laissant le destin se charger du reste : si j'obtenais une bourse, alors je suivrais cette voie, dans le cas contraire je trouverais un autre chemin. J'ai finalement obtenu cette bourse et je me suis inscrite.*

*Si j'avais des attentes ? Je me rappelle que je n'étais pas certaine de vouloir devenir écrivaine, d'ailleurs, aujourd'hui encore, il m'est difficile de me qualifier en tant qu'écrivain. Cependant en m'inscrivant dans cette institution, je savais **que les mots en général étaient mon pays et mon paysage**. Donc je dirais que je n'avais pas d'attentes*

*spécifiques, mais possédais la conscience vive que les mots et l'écriture me correspondaient.*

*Pour répondre à votre deuxième question, oui, au moment où j'intègre cette école, je possède déjà ce regard grec qui me caractérise. À la fin de ce cycle d'études qui dure deux ans, nous étions censés produire un texte, (le chapitre d'un livre qui nous envisagions de publier) et je me souviens avoir écrit un tout petit texte sur la beauté de la langue grecque. Dans le même temps, en 2012, je commençai à travailler en tant que plume pour Matteo Renzi qui était le maire Florence et qui est devenu Premier ministre en 2014, et je me souviens lui avoir fait citer Homère à de nombreuses reprises et bien d'autres auteurs classiques, donc oui c'est quelque chose que je porte en moi depuis toujours.*

**Andrea, en 2016 alors que vous n'avez que 29 ans, vous publiez en Italie La langue géniale ou 9 raisons d'aimer le grec. Ce premier roman rencontre un succès spectaculaire, best-seller vendu à plus de 300 000 exemplaires en Italie, traduit dans de nombreux pays dont la France en 2018 où il arrivera en tête de classement des livres français. Me viennent deux questions : d'une part, à quand remonte votre rêve d'écrire ? Ensuite, que souhaitez vous transmettre à vos lecteurs par le biais de ce premier roman ?**

*En ce qui concerne mon rêve d'écrire, une chose est certaine, je n'étais pas une petite fille qui se projetait écrivain, et je dis toujours avec fierté que certes j'écris, mais avant d'être une écrivaine, j'ai été et je demeure une grande lectrice. Si je peux envisager de passer des mois sans écrire, ce qui est d'ailleurs le cas en ce moment après la naissance de ma fille, je ne peux pas imaginer un seul jour de ma vie sans un livre à lire. Donc si je me tourne vers mon enfance, j'aperçois une petite fille qui ne se rêve pas écrivaine mais qui est une grande lectrice, plongeant littéralement dans les mots. Cet univers m'a toujours fascinée, et même si j'aimais bien écrire, il y avait quelque chose qui me retenait et qui continue à me retenir aujourd'hui : essayer d'écrire de la fiction. En fait, j'aime lire, j'aime réfléchir, donc à l'écriture je comparerai la philosophie. Oui, ce que j'aime faire avant tout c'est interroger le monde, réfléchir et partager mes réflexions. Tous les livres que j'ai écrits naissent de cette volonté, de ce besoin presque physique de partager les réflexions qui me semblent indispensables, j'écris animée par la volonté de partager ce qui me frappe et me bouleverse. Pour autant que je m'en souviens, c'était le cas en 2016 lorsque j'ai écrit mon premier livre sur la beauté de la langue grecque. Personne ne croyait en moi, ni moi-même. Je me rappelle que mon éditeur m'avait suggéré d'écrire un texte portant sur la Grèce moderne, il lui semblait évident au regard de mon parcours politique et de l'époque (peu de temps s'était écoulé depuis le référendum de la sortie de la Grèce de la zone euro) que j'allais accepter, mais j'ai refusé. Je n'avais rien à apporter avec un*

tel texte. Moi ce que je voulais, c'était me tourner vers la Grèce antique et partager la beauté de la langue grecque. Je me souviens combien ce choix a laissé perplexe mon éditeur ainsi que mes amis. C'est donc envers et contre tous, et sans aucune attente, je me suis lancé dans mon projet romanesque, libre d'écrire tout ce que je voulais. J'ai savouré cette liberté, et me suis régalée à écrire ce livre dans lequel je désirais partager ce message qui me tenait à cœur : le grec ancien est très beau, avant même d'être très important. Ce livre fut nourri par de nombreuses réflexions avec des étudiants et avec des amis, ainsi que par ma passion pour le grec. Vous comprenez, jusqu'à mes trente ans, il y a une chose **que j'ai aimée plus que tout : la langue grecque.**

Andréa Marcolongo, je vous ai moi-même découverte en dévorant ce premier roman : La langue géniale, 9 raisons d'aimer le grec. Dans ce livre, vous proposez une exploration passionnée et accessible de la langue grecque ancienne. Avec une érudition parsemée d'anecdotes personnelles et une grande dose d'enthousiasme, vous développez les neuf raisons de tomber amoureux du grec ancien. Votre narration est vivante car vous mêlez votre histoire personnelle au sujet traité. Cette manière de procéder semble vous caractériser. Pourquoi ce procédé ? Naît-il d'un désir de mieux vous connaître, ou bien est-il le moyen que vous avez choisi afin de rendre votre propos accessible à un large public ?

*La langue géniale n'est pas un manuel de grec ancien. En effet, même si on apprend de nombreuses choses sur le grec ancien en le lisant, il ne s'agit ni d'un essai, ni d'un traité et encore moins d'une thèse. Ce livre est animé par mon désir de partager le bouleversement que la langue grecque a suscité en moi à mon adolescence. Cette manière d'écrire, dont vous parlez, me permet aussi de me découvrir moi-même, et, correspond à ma façon de partager cet amour pour le grec ancien. Dix ans plus tôt, au moment où j'écris ce livre, il n'était pas évident d'utiliser ce procédé, surtout dans un secteur comme celui des lettres classiques. Cette manière d'écrire qui se rapproche de la narrative non-fiction anglaise était nouvelle pour ce secteur, en effet il ne s'agit ni de fiction, ni de roman et dans le même temps c'est une manière très littéraire d'écrire. Ce genre littéraire me va bien, il me permettait de parler du grec ancien tout en y entremêlant des détails sur ma vie, de la poésie contemporaine, de la musique, des voyages.*

*Pourquoi mes romans empruntent ce genre littéraire? Je dirais que c'est devenu naturel pour moi, c'est mon ADN littéraire, je mêle de la sagesse antique, des œuvres anciennes et aussi mon expérience, ma façon de voir la vie. C'est une démarche qui me correspond totalement, d'autant plus lorsque l'on essaie de partager l'amour pour une langue. Je*

dirais même que c'est nécessaire, au risque de produire un traité universitaire. En fait, je me sens vraiment à l'aise avec cette façon de raconter le réel et même si je ne suis pas certaine de continuer à écrire de cette manière, pour l'instant, elle me correspond.

Andrea Marcolongo, on dit souvent de vous, que vous êtes l'écrivaine qui ressuscite les mythes intemporels et les héros de nos histoires oubliées. Pourriez-vous nous dire comment vous trouver vos sujets ? Existe-t-il une vibration entre la femme que vous êtes et votre projet romanesque au moment où vous vous en emparez ?

*J'aime bien le mot que vous employez : “vibration” car c'est bien de ceci dont il est question. L'écriture n'est pas quelque chose que je force. Quand je décide d'écrire, je ne consulte pas les livres, je ne visite pas les rayons d'une bibliothèque à la recherche d'un opus à moderniser. Non, ce sont les idées qui viennent à moi, seules, avec force et intensité. C'est vraiment le sujet qui s'impose et qui me fait vibrer comme vous avez dit. Tout se fait naturellement. Je dirais que c'est instinctif: quand quelque chose du réel m'échappe, je me tourne vers les anciens. Par exemple, lors ce que je me suis mis à courir à pied il y a quelques années, il s'agissait pour moi de quelque chose d'inattendu, tant cet univers sportif se situait loin du mien. Je me suis mise à courir et au moment où j'ai compris que ce n'était pas simplement de l'exercice physique, mais aussi une mise en jeu de mon bien-être mental, intellectuel mais aussi spirituel, a eu lieu un moment d'épiphanie. Je me suis tout de suite orientée vers les anciens afin de trouver parmi eux la personne ayant vécu ce que j'étais en train de vivre moi-même. Et je l'ai trouvé, comme toujours. C'est ainsi que j'ai choisi le petit traité de Philostrate. Ce philosophe a écrit au troisième siècle après Jésus-Christ un traité sur le sport dans l'Antiquité dont je me suis servi pour mener à bien ma préparation au marathon. Philostrate est ainsi devenu mon coach. Je donne cet exemple pour vous dire que les choses se font naturellement. C'est un réflexe : quand quelque chose du réel me frappe, je vais chercher si quelqu'un a déjà parlé de moi il y a deux mille ans. En général la réponse est oui. Je voudrais cependant préciser qu'il ne s'agit pas d'une injonction. Je ne veux pas obliger les anciens à raconter notre présent, non c'est plutôt l'inverse. Si je ne comprends pas, si j'ai besoin de plus de renseignements sur notre présent, alors je vais voir les anciens. Ce n'est jamais dans le sens contraire. Ma démarche consiste à aller du présent vers l'Antiquité, qui d'ailleurs est toujours le présent. Comme vous le dites si bien, il s'agit vraiment d'une vibration et je conclurais en ajoutant que c'est une chance de procéder de cette manière, c'est une chance de réfléchir à travers le prisme des anciens. **J'ai toujours trouvé une boussole pour mes réflexions dans les textes anciens.***

Il semblerait que la culture classique soit de moins en moins acceptée par certains cercles qui estiment que son héritage est

## dépassé. Même si la réponse est pressentie, nous voudrions savoir ce que vous répondriez à cela

*C'est la partie la plus politique de ce que je fais. Effectivement si j'écris et si je prends la parole en public, c'est aussi pour défendre les lettres anciennes aujourd'hui.*

*Si les langues anciennes et la culture classique sont en crise, cela ne m'inquiète pas trop, car je sais que le classique est en crise depuis toujours, en effet j'imagine qu'Homère était déjà en crise à l'époque de Platon. C'est d'ailleurs cette remise en cause constante qui en fait sa force, je dirais même que c'est plutôt un bon signe, cela signifie qu'elle est toujours là, vivante. Elle nous parle et nous oblige à nous remettre en question.*

*Ce qui me dérange et me préoccupe se loge plutôt dans le dénigrement. Je ne supporte pas le fait de voir classés les savoirs anciens parmi les matières inutiles ou dépassées. Cette triste réalité m'amène à d'autres réflexions qui me sont chères et qui sont urgentes aujourd'hui. Cette tendance à évaluer les savoirs entre ceux qui sont censés être utiles et les autres, me révolte. Le savoir, la littérature, la connaissance ne sont pas des outils, une fourchette est un outil qui nous sert à manger, ce n'est pas le cas de la littérature. On ne peut pas appliquer le même traitement aux savoirs et aux objets. Lorsqu'on emploie le terme d'outils, on parle d'utilité, et des questions d'ordre économique entrent en jeu. Par exemple, on parle d'utilités nécessaires et utiles à obtenir à un emploi ou un bon salaire. Il s'agit d'utilités d'ordre économique qui n'ont rien à voir avec le développement de l'être humain. C'est un peu ma bataille le fait de réagir contre cette vision utilitariste du savoir de l'éducation nationale, qui a tendance à classer le savoir à travers ce filtre. Il est très important pour moi de défendre la culture classique, c'est une bataille politique et démocratique. Aujourd'hui, je vis en France, j'ai une petite fille, et je ne veux surtout pas créer une toute petite société où une élite a la possibilité de faire du grec ancien à l'école, (un petit groupe possédant cette connaissance sublime que les anciens nous ont transmise) et laisser les autres, comment dire, expulsés du club des anciens, obligés à faire avec la vie sans cette énorme source de connaissances. Je trouve cela antidémocratique et inégalitaire. Il me semble inquiétant de considérer que le grec et le latin sont destinés aux élites, surtout aujourd'hui où les enjeux sont beaucoup plus importants, au moment où nous avons des changements à mettre en place dans nos sociétés. Aujourd'hui, nous avons plus que jamais besoin de développer notre esprit critique, et à mes yeux, il n'y a aucune matière plus efficace pour entraîner l'esprit critique que la philosophie ancienne. Le fait qu'un nombre réduit d'élèves s'emparent et perfectionnent cet esprit critique tandis que les autres sont complètement abandonnés à eux-mêmes, me semble injuste et dangereux. Je suis convaincue que nous vivons un moment où nous avons besoin d'augmenter les heures où les élèves peuvent se connaître, se reconnaître et aussi se développer plutôt que de se limiter à transmettre des connaissances les rendant interchangeables les uns avec les autres.*

Bien que vous ayez partiellement répondu précédemment, pourriez-vous nous parler brièvement des enjeux de votre dernier roman “Courir” sorti le 5 mai dernier aux éditions Gallimard ?

*Bien sûr. Lorsque j’ai compris que courir était une activité beaucoup plus philosophique que je ne l’aurais pensé, j’ai essayé de comprendre pourquoi je courais, et pourquoi nous courons tous aujourd’hui. En effet, il a plus ou moins 15 millions de Français qui courent tous les matins, j’ai donc voulu comprendre pourquoi nos villes sont devenues des salles de sport à ciel ouvert, **comprendre ce phénomène contemporain de la course à pied, savoir ce qu’il raconte de nous.** Comme toujours, je suis allée voir chez les anciens et j’ai découvert, comme je le disais tout à l’heure, Philostrate. Il va sans dire que la Grèce était le pays des jeux olympiques, le pays où le sport, la compétition, l’agonisme étaient vraiment un pendant de la vie collective et politique. C’est ainsi que j’ai fait de Philostrate mon coach, jusqu’au jour où je me suis inscrite pour mon premier et dernier marathon, évidemment celui d’Athènes, que j’ai couru en 2022. Ce livre est le récit de cette course et j’aime à dire que c’est un livre que j’ai écrit avec mes mains, installée derrière mon bureau mais aussi en courant avec mes pieds, il s’agit d’un double marathon en quelque sorte.*

Avez-vous des projets d’écriture qui implique la Grèce ?

*Mais oui, tous mes projets sont liés à la Grèce et je crois qu’ils le seront toujours. Je viens de recommencer à écrire après une pause obligée, suite à la naissance de ma fille, et j’écris d’ailleurs sur ce qui m’habite: la maternité ! Vous vous doutez bien que nous y retrouvons la Grèce.*

Pour clore cet entretien, la question qui caractérisera tous nos entretiens à venir : Quel lieu de Grèce vous inspire particulièrement et pour quelle(s) raison(s) ?

*Je crois qu’il y a deux lieux qui m’inspirent particulièrement.*

*Je ne peux pas m’empêcher de penser au Parthénon, c’est d’ailleurs le lieu que j’ai choisi en toile de fond pour la photo de cette entrevue, ainsi que le musée de l’Acropole que je considère un peu comme chez moi, après y avoir passé une nuit, il y a deux ans. C’est un musée que j’adore parce que je le trouve très beau, c’est un musée qui m’est très cher, un musée incomplet puisque comme on le sait, une partie des marbres du Parthénon ne s’y trouve pas. Je pourrais dire qu’il est à la fois vide ( il lui manque une part de lui-même) et à la fois très plein, plein de ses absences. Je pense que le projet architectural de ce musée crée un dialogue entre le musée physique et l’Acropole qui se situe juste en face, j’adore sa structure que je trouve sublime, elle émerge littéralement depuis le niveau de l’Athènes ancienne. C’est vraiment mon lieu de cœur et je crois que je m’y rends à chacune de mes visites à Athènes, où j’aime me loger dans un tout petit hôtel pas si beau*

lui, mais qui possède une belle terrasse juste en face du musée. Lui aussi m'offre l'impression de dialoguer avec celui que je considère comme mon musée et l'Acropole. C'est étrange, j'ai la sensation d'appartenir à ce musée. Peut-être parce que je ne pourrais jamais oublier l'honneur et la chance d'y avoir séjourné une nuit ( pour la collection *Ma nuit au musée* des éditions Stock \*) et d'avoir été, l'espace d'une nuit, la gardienne de ce musée qui protège non seulement la ville d'Athènes mais toutes nos sociétés contemporaines. C'est pour cette raison je considère que si le musée et l'Acropole sont à Athènes, l'enjeu de la restitution des marbres du Parthénon n'est pas seulement une question limitée à la Grèce en tant qu'État politique, mais un sujet qui nous interroge tous en tant qu'Européen, parce qu'on a beau dire que nos racines sont grecques, si une partie de nos racines ont été pillées, volées ou en tous les cas déplacées ailleurs, **il est nécessaire de rétablir une justesse au site archéologique de notre paysage intérieur** pour nous qui ne sommes pas grecs, et pour les Grecs il est indispensable de rétablir la justesse de leur paysage aussi concret que réel.

Je voudrais citer un autre lieu. Il s'agit de l'île de Corfou où j'ai passé mes vacances cet été. J'ai découvert cette île, il y a six ans lors d'un voyage que j'ai eu la chance d'effectuer avec Sylvain Tesson pour un documentaire pour Arte. Cette île qui n'a jamais été sous l'occupation ottomane, je la trouve à la fois italienne, française, et grecque, et je m'y sens chez moi. Si cette île ne possède pas de vestiges anciens, dans l'**Odyssée**, Homère évoque une certaine Schérie, île qui serait celle de Corfou, où Ulysse aurait échoué après avoir échappé à la nymphe Calypso. Il y aurait été recueilli par Nausica, la fille du roi des Phéaciens. En dehors de cette référence, ce qui m'a amenée à Corfou trouve sa source dans la littérature moderne. En effet grâce à la famille Durell, je ressens un lien singulier avec Corfou. Cette famille y a habité quelques années avant la deuxième guerre mondiale, et je ne saurais résister à l'envie de recommander aux lecteurs la trilogie sur Corfou écrite par Gérard Durell.